CAIRN.INFO

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « Revue philosophique de la France et de l'étranger »

2020/2 Tome 145 | pages 223 à 274

ISSN 0035-3833
ISBN 9782130823629

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-philosophique-2020-2-page-223.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 05/04/2020 10:57 - © Presses Universitaires de France

description du corps phénoménal incompatible avec la distinction husserlienne de la chair et du corps. La question du corps n'est pas seulement une des questions ou une des tâches de la phénoménologie ; elle est ce qui l'oblige à se repenser de part en part (p. 206). Le thème de l'émotion contribue aussi à cette refondation, car il est possible d'en fournir des caractérisations d'essence, quand bien même Husserl et Heidegger n'ont pas réussi à en penser le versant objectif, celui par lequel « le corps prend conscience et la conscience prend corps » (p. 274).

Mais c'est surtout autrui, défini comme celui qui peuple le même monde que moi, qui se prête le mieux aux descriptions du réalisme phénoménologique : « les sensations d'autrui me restent inaccessibles – *mais non le monde auquel il est ouvert*, puisque ce monde est aussi bien le mien et que nous le partageons dès le départ. » (p. 233) Autrui n'a pas besoin pour apparaître de transcender le monde, « c'est dans le monde, dans le champ phénoménal que j'occupe centralement par mon corps, qu'il fait son entrée, ou plutôt qu'il a déjà fait son entrée depuis toujours ». C'est ainsi, à travers l'idée d'« un monde partagé avec autrui *ab initio* et dont le partage est un trait phénoménologique originaire », que peut s'opérer un retour à Merleau-Ponty par delà Levinas (p. 204). Si le tort de Heidegger est de n'être pas allé au bout de son concept de *Mitsein*, point de départ adéquat d'une phénoménologie de l'autre, Merleau-Ponty nous a appris que prendre l'apparaître pour source de droit ne signifie pas autre chose que « prendre l'apparaître d'autrui dans le monde un et commun pour source de toute validité d'une description phénoménologique » (p. 226). C'est donc chez Merleau-Ponty, comprenons-nous, qu'il faut chercher ce qui s'apparente le plus au réalisme phénoménologique développé ici.

Patrick Cerutti

Karl Popper, *Le Soi et son cerveau. Plaidoyer pour l'interactionnisme*, trad. et postface de Daniel Pimbé, préface d'Alain Boyer, Paris, Éditions Rue d'Ulm, coll. « Versions françaises », 2018, 417 p., 25 €.

Cet ouvrage est la traduction de la première partie du livre *The Self and Its Brain*, paru en 1977. La seconde partie, écrite sur le même thème par John Eccles et la troisième, un dialogue entre les deux auteurs, ne sont pas reprises ici. Le problème traité est celui de l'esprit, du corps et de leurs rapports, traditionnellement désigné sous l'expression *mind-body problem* dans la littérature philosophique anglophone.

La thèse développée par Karl Popper est celle de l'interactionnisme, selon laquelle nos états mentaux, notre esprit, agissent sur notre corps et sont en retour affectés par ce dernier. Le danger clairement précisé de cette position est évidemment celle du dualisme cartésien, des difficultés qu'il a rencontrées et qui ont donné lieu à différentes formes de parallélisme ou de monisme, chez Spinoza ou Leibniz, clairement exposées et critiquées par Popper. Y échapper suppose plusieurs conditions.

Tout d'abord il faut abandonner l'idée que la matière comme la pensée soient des substances, substance étendue et substance pensante chez Descartes. L'une et l'autre relèvent de processus et donc d'une forme de dynamique dont témoigne l'histoire de la matière, du *Big bang* aux êtres humains en

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 05/04/2020 10:57 - © Presses Universitaires de France

passant par l'évolution des êtres vivants. Cette conception qui rejette le substantialisme permet de développer la notion d'émergence, c'est-à-dire de création toujours possible du nouveau, contre toute forme de réductionnisme. Le réductionnisme est encore incompatible avec l'existence d'une double causalité, celle des parties qui composent un tout, par exemple l'individu, et celle, en retour, du tout sur ses parties, et qui paraît évidente à l'auteur. Cela implique aussi, avec la même rigueur, que le monde physique, le Monde 1 dans le vocabulaire de P., dépende d'une causalité ouverte, qui autorise l'apparition du nouveau, et qui est en partie fondée, selon Popper, sur le probabilisme qui accompagne la mécanique quantique, ou plutôt une certaine interprétation de celle-ci. Elle entraîne alors nécessairement la critique vigoureuse de certaines formes radicales de matérialisme, essentiellement réductionnistes, voire behaviouristes, que Popper attribue principalement à Quine, Armstrong et Smart. Cette critique fait l'objet du chapitre 3, ainsi que de la section 56. Cependant elle ne cautionne pas une position idéaliste qui serait tout aussi substantialiste. Alain Boyer, dans sa préface parle d'un « matérialisme non réductionniste ».

Les raisonnements particulièrement rigoureux de Popper s'appuient sur trois grandes thèses à la fois épistémologiques, ontologiques et historiques. D'abord, l'épistémologie poppérienne, le « falsificationnisme », est présente tout au long de l'ouvrage et clairement rappelée dans les sections 39 à 41, d'où le rejet d'un recours à l'induction pour comprendre les rapports entre la pensée et le corps ; d'où aussi cette idée que nous procédons par des hypothèses ou des théories que nous soumettons à l'épreuve de l'expérience, qui est donc toujours seconde. C'est cette épistémologie qui condamne aussi bien les théories empiristes de l'esprit, la *tabula rasa* de Locke ou l'associationnisme des idées. Il faut donc abandonner l'idée d'une explication ultime de l'esprit et lui substituer une explication conjecturale.

La seconde grande thèse sur laquelle se fonde la conception interactionniste est celle de l'existence des trois mondes : le monde 1 ou monde physique ; le monde 2, celui de nos états mentaux, psychologiques, de nos sentiments, idées, etc. ; et enfin le monde 3, celui des théories, des œuvres, de la culture. Les objets du monde 3 peuvent être ou non inscrits dans le monde 1, ainsi d'un livre qui a une réalité matérielle en même temps qu'il porte une narration ou une théorie qui ont été élaborées par le monde 2. Popper s'attache à montrer comment ces trois mondes interagissent continuellement pour assurer l'individualité des êtres humains, ce qui constituera le Soi, du titre de l'ouvrage, à la fois corps, cerveau et esprit.

Enfin le propos de Karl Popper comporte une véritable histoire des différentes conceptions qui ont pu prévaloir quant à cette question du corps et de l'esprit, de l'Antiquité aux modernes (chapitre 5). Il en profite d'ailleurs pour affirmer son rejet de l'idée d'une survie indépendante de l'âme après la mort du corps.

Les partisans de Popper trouveront dans cet ouvrage un exposé rigoureux, extrêmement construit, de ses thèses. Les critiques y trouveront aussi matière à discussion, dans la mesure où apparaissent très clairement les postulats de départ et les articulations de la pensée. La préface d'Alain Boyer est particulièrement éclairante et introduit de manière stimulante à la lecture du texte. Une postface du traducteur, Daniel Pimbé, reprend une remarque de Popper sur le fait que le matérialisme conduirait nécessairement à un amoralisme,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 05/04/2020 10:57 - © Presses Universitaires de France

si ce n'est à un véritable immoralisme. Thèse souvent développée, que les matérialistes ne manqueront pas d'analyser, ne serait-ce que pour la contester.

Gérard CHAZAL

Catherine Audard, *La Démocratie et la Raison. Actualité de John Rawls*, trad. de Sarah-Anne Arsenault *et al.*, Paris, Grasset, 2019, 512 p., 35 €.

L'A. est la traductrice de Rawls et de Mill. Son livre, version française d'un ouvrage publié en anglais en 2007, est d'une portée considérable, et pas seulement dans une perspective académique. La pensée de R. pourrait sembler dépassée dans le cadre du néo-libéralisme triomphant, de la montée en puissance d'une oligarchie des très riches, des populismes et des extrémismes, ou encore de la fragmentation multiculturelle de nos sociétés : penseur raisonnable en 1971, R. pourrait bien passer aujourd'hui pour un utopiste radical. L'on découvrira, après un examen rigoureux et sans concession (par exemple, p. 420, la remarque que le « grand absent des analyses de Rawls » est l'État-nation) que R. n'est nullement dépassé par la crise actuelle de la démocratie. Sa pensée constitue « une boussole pour naviguer par gros temps et ne pas désespérer d'atteindre la terre ferme » (p. 16).

Dans la première partie, R. nous aide à porter un diagnostic sur cette crise. « La cause de la montée des inégalités est politique, elle n'est pas seulement économique » (p. 18). Cela n'interdit nullement d'explorer les confins de la philosophie politique et de l'économie, au sens de la « longue tradition des économistes moralistes » (p. 377). L'A. insiste sur les analogies, et les différences, entre Rawls et Piketty (on regrettera que la présentation, p. 383-384, d'une inéquation fondamentale de l'économie selon Piketty manque de précision). Dans la seconde partie, elle expose la solution de R. Elle est alors frappée par la proximité de R. avec le républicanisme, en particulier le solidarisme de L. Bourgeois (p. 347). En revanche elle a des mots assez durs à l'égard de la philosophie des Lumières (p. 424). Quant à la laïcité, elle est justement trop dépendante de ces Lumières, ou encore du positivisme, doctrines philosophiques englobantes, incapables par conséquent de servir « d'arbitre neutre des conflits religieux et culturels » (p. 465).

Mais ce livre constitue tout autant une étude minutieuse, et de fond, de l'œuvre de R., de ses origines explicites ou implicites (Kant), de la complexité de son architecture, des critiques enfin qu'elle a pu rencontrer. Le livre a donc aussi une dimension qui, pour être plus étroitement universitaire, n'en est pas moins passionnante. La critique rawlsienne de l'État-providence est inséparable de celle de l'utilitarisme, dominant aux États-Unis. R. se rapproche alors de la conception de la capabilité, telle que l'a développée Amartya Sen. À juste titre, l'A. y lit une dimension essentielle du libéralisme politique, en particulier de la pensée de Mill ; dimension essentielle mais oblitérée par les néo-libéraux. Dommage, disons-le, que l'A. propose un rapprochement avec Marx (p. 414) et ne dise pas un mot de W. von Humboldt. Malgré cette lacune, un des nombreux mérites de cet ouvrage est d'élargir diamétralement la compréhension du libéralisme et de son histoire. L'italien (p. 97) a l'avantage de distinguer « liberalismo » et « liberismo », quand, aux États-Unis, le libéral est en somme un gauchiste.

L'A. est tout aussi éclairante quand elle s'attarde sur l'architecture de la philosophie de Rawls. Il ne s'agit nullement de déduire une Cité idéale. Cette

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 05/04/2020 10:57 - © Presses Universitaires de France